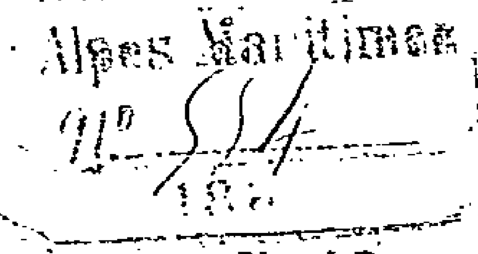


Neuvième Année. Dimanche 4 Juillet 1897 N° 12.



LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an........ **6** francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

ANARCHIE TRANSCENDANTE

Il y a toujours eu de vrais anarchistes ; ils ne se sont jamais proclamés tels. Ceux qui prennent aujourd'hui ce titre ne savent pas de quoi ils parlent. Si par aventure, il se trouvait dans leurs rangs quelqu'un de suffisamment doué pour devenir un anarchiste véritable, ces lignes sont écrites pour lui ; elles sont incompréhensibles pour les autres.

An-Archie, Non-Chefferie. Pas de chefs !

Pour n'avoir pas de chef, la première et indispensable condition est de n'en avoir pas besoin. Or, le premier besoin des foules humaines est celui d'avoir un chef. C'est un fait pour qui connaît la nature humaine, telle qu'elle se présente à ses yeux et sait comprendre l'histoire. Les foules ont été toujours et partout et sont encore toujours et partout des troupeaux, pas plus. Les moutons de Panurge. Rabelais fut un très militant anarchiste ; il connaissait la nature humaine.

Il faut ne connaître ni les mots, ni les choses pour rêver de rendre les foules anarchistes. *Fais ce que veux*, est la devise de l'anarchie. Les foules n'ont jamais rien voulu ; elles ont des appétits et des instincts et prennent cela pour des vouloirs ; c'est tout le contraire. Pour être anarchiste, il faut être apte à vouloir et pour vouloir, il faut pouvoir se dépouiller à sa fantaisie des appétits et des instincts et s'en revêtir quand la chose convient.

Il faut pouvoir n'être sentimental que lorsqu'on veut l'être ou se tenir comme état normal au-dessus de toute sentimentalité. Les prétendus anarchistes d'aujourd'hui plongent le plus bas qu'ils peuvent dans la sentimentalité.— Inconscients qui répètent un mot, comme les perroquets, pas plus.

Le véritable anarchiste a le pouvoir dans les mains. Un anarchiste est fait pour être chef des autres, quand il lui convient d'en prendre le commandement. Il commande même aux chefs apparents du monde, mais sans que son commandement puisse lui donner la moindre satisfaction de vanité, car nul ne le soupçonne d'être celui qui commande.

Je vous ai avertis que ceux qui ne sont pas doués ne comprendront rien à ces lignes, moins que tous autres ceux qui en sont encore à l'étape cuistrique de leur développement.

Un cuistre est celui qui croit savoir beaucoup de choses quand il s'est bourré la cervelle de beaucoup de mots. Tout le monde passe par la cuistrerie au cours de son développement intellectuel ; le plus grand nombre s'y trouve bien et y reste ; quelques-uns vont plus loin.

Ce qu'on entend par intelligence est fort peu de chose : théories, systèmes, même ceux des grands penseurs, bâtisses que font les gamins avec du sable.

Savoir, c'est pouvoir, celui qui peut sans savoir sait plus que celui qui sait, sans pouvoir. Ravachol fut certainement plus grand chimiste que Berthelot.

L'Archie est pour les foules ! L'anarchie pour les quelques-uns qui peuvent commander aux foules et aux commandeurs des foules.

Ceci pour éviter les randonnées par les fausses routes à ceux qui capables de marcher par la bonne, rares, très rares, mais il y en a.

Donc vous autres anarchos n'êtes pas anarchistes ; vous êtes seulement des appétits gueulards et des instincts affamés, pas plus. Ni appétits ni instincts que ceux qu'on veut prendre ; ni satisfactions, ni remords des actes accomplis : indifférence calme ; cœur sans haine comme sans pitié ; sans altruisme ; comme sans égoïsme.

A quoi bon la grouillance des malheureux, clamant ou geignant leurs souffrances ! Fauche.

A quoi bon la sotte satisfaction des repus trouvant bonne la vie pendant laquelle ils remplissent leurs boyaux ? Fauche.

Tout cela c'est matière à expériences.

Combien y a-t-il d'anarchos capables de devenir anarchistes ?

Les anarchistes sont les vrais chefs du monde; donc il y a une archie et pas d'anarchie.

G. MORVAN.

UN BON LIVRE

Nous venons de lire un fort beau livre que nous voudrions voir, sinon dans toutes les mains (ce n'est pas possible), au moins fort répandu, car il mettrait fin à bien des mécomptes sociaux et il préviendrait certainement de graves et peut-être prochaines catastrophes.

Ce livre, œuvre d'un honnête homme et d'un bon patriote, a pour titre: TROIS MILLIARDS de français ou LA SOLUTION des questions politique, sociale et philanthropique. (1) Il est divisé en quatre parties: la première comprend la base Philosophique sur laquelle est fondé le livre, la seconde l'organisation politique, la troisième traite de l'économie sociale, enfin la quatrième, des questions philanthropiques.

Le volume de M. F. Appy est écrit avec une grande méthode, le style qui a beaucoup de verve et de chaleur est d'une lecture agréable et facile. En étudiant cette œuvre, on se sent en face d'un convaincu, qui traite toutes les hautes questions, qu'il aborde avec une grande compétence. Nous voudrions donner au lecteur un aperçu de la vaste synthèse qu'embrasse ce volume; malheureusement la chose n'est pas facile, tant sont serrées, touffues les matières abordées et analysées par l'auteur qui se montre à la fois dans son œuvre: théosophe, occultiste, philosophe, économiste, politicien (dans la bonne acception) et Philanthrope, éminemment altruiste.

On voit par cet exposé qu'il n'est pas facile, sinon impossible, de rendre compte dans le cadre de Notre Revue d'une œuvre aussi considérable; nous allons cependant nous y essayer, mais en insistant surtout sur la base philosophique qui intéresse plus particulièrement nos lecteurs.

Il résulte de la base de cette étude, que conformément à la Loi de Dieu: « Croissez et multipliez et remplissez la terre » la population augmente bien sur notre planète mais que cette augmentation ne s'effectue qu'en suivant une marche retardatrice, car le coëfficient d'augmentation diminue au fur et à mesure que le total général de la population s'accroit et qu'arrivé à la limite, le coëfficient d'augmentation étant nul, l'augmentation s'évanouit et égale donc O. — C'est là un fait qui doit attirer l'attention de l'économiste.

Abordant les origines de l'humanité sur la terre, l'auteur nous dit qu'elles ne remontent qu'à 6.000 ans avant J.-C. soit 8.000 seulement avant l'époque actuelle et il démontre ce chiffre par celui de la population du globe. Le moyen développé par l'auteur nous paraît ingénieux, mais peu sûr; car il y a tant de causes de destruction pour l'homme: guerres, maladies, épidémies, cataclysme de toutes sortes, qu'il est bien difficile d'avoir une base certaine à ce sujet; car l'auteur admet aussi l'accroissement de la population par voie de doublement et trouve que le doublement *des personnes* retarde sur le doublement *des temps*: et il tire cette conclusion que le chiffre de 1 milliard 500 millions donné par le dernier recensement général pour la population totale du globe, en 1896, démontrerait que l'humanité est tout au plus au quart de sa course sur la terre, c'est-à-dire que si on la considérait comme une personne, elle aurait à peine vingt ans.

Or, d'après l'auteur, la population a doublé 29 fois depuis le premier couple et actuellement nous sommes dans la 30e période de doublement vers la fin de la première, moitié de cette 30e période. — Or, si la création (non pas d'Adam, mais du premier homme) remonte à 8.000 ans avant notre époque, il faudra encore 8.000 ans environ pour que la loi de Dieu: « Croissez et multipliez et remplissez la terre » soit pleinement accomplie, ce qui portera à 16,000 ans le temps écoulé entre la naissance et le développement maximum du genre humain.

M. Appy estime que la durée de l'humanité sur la terre sera de 30 à 32 mille ans et qu'ainsi la population totale du globe atteindrait 70 ou 80 milliards d'habitants et par suite la France devrait alors avoir 3 milliards d'habitants.

Or, c'est pour assurer ce développement que l'auteur indique dans les chapitres suivants les mesures politiques économiques et philanthropiques qui doivent servir de programme aux pouvoirs publics de notre pays.

« Alors dit l'auteur: « on pourra forger des charrues au lieu de fondre des canons et avoir beaucoup d'enfants pour les élever de façon à en faire des hommes. »

ERNEST BOSC.

(1) Un volume in-8o de XIV, 350 pages, Paris, V. Giard et E. Brière, libraire-éditeur. — Nice, établissement littéraire Visconti.

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(Suite)

Olympe se préparait à faire jouer l'espagnolette de la fenêtre pour ouvrir, lorsque les pas s'arrêtèrent un instant devant la porte fermée de la salle à manger... puis après, quelques efforts infructueux, une main l'ouvrit... Olympe avait perdu connaissance... elle était tombée subitement en trance...(1) Alors pendant un instant, Paternot, son tisonnier à la main chercha inutilement à voir qui venait ainsi d'ouvrir sa porte, mais il ne vit rien, si ce n'est une sorte de fumée de brouillard blanchâtre qui changeait à tout moment de forme... Patrice ne voyait que vaguement le nuage mobile ; il se figurait même que sa vue était troublée par la crainte et très perplexe, il attendait quelque chose... Il ne savait quoi, mais son cœur battait très fort, il oubliait la pauvre Olympe étendue sans vie sur le carreau, derrière lui.... Tout à coup le nuage tourna plusieurs fois sur lui-même et se condensa ; aussitôt apparut une forme de femme qui se dégagea de son milieu ; elle était horrible et à peine reconnaissable, car le fantôme portait visible sur lui sur son *aérosome* (2) les marques ou stigmates de la décomposition de son corps, de son enveloppe matérielle qui pourrissait dans la tombe.

Patrice épouvanté reculait, reculait toujours devant le hideux fantôme, qui s'avançait toujours à pas lents devant lui.

Enfin, il s'écria en tombant à genoux :

— Armande, Armande, ah ! retire-toi de grâce... je ferai dire des messes ; je prierai pour toi ! Mais, grâce, grâce !

— Trop tard, dit d'une voix à peine intelligible le fantôme... trop tard... Je suis damnée! ... Et toi, tu le seras aussi... adieu ou plutôt... au revoir... si je souffre... je te ferai partager mon tourment... surtout n'épouse pas Olympe ou, ou... la pendule sonna alors 9 heures ; le bruit du timbre assez fort, sembla désagréger le fantôme d'Armande qui disparut comme il s'était produit, en un nuage vaporeux, laissant dans la salle à manger une odeur cadavérique très prononcée.

A ce moment, Mlle Roussel jetant un profond soupir, revint à elle, s'étonnant d'abord de se trouver étendue sur le plancher ; puis sentant l'odeur infecte laissée dans l'appartement et voyant M. Paternot pâle, l'œil hagard, Mlle Roussel se souvint... Elle poussa un cri d'angoisse, se serra près de son maître en fermant les yeux !

— La morte est-elle encore-là, Monsieur ; mon Dieu que j'ai eu peur !

Patrice entoura de ses bras la dentellière pour la rassurer...

— Nous avons eu, je pense, une hallucination, Olympe, calmez-vous, je vous en prie.

— Et cette odeur, Monsieur, c'est bien celle d'un cadavre... Ne pensez pas me faire prendre le change, je vous avais, du reste, bien dit du vivant même de Madame, que les morts revenaient parfois, et que j'avais parfaitement vu, mon beau-père Jacques, en même temps que ma mère le voyait également.

— Mais à présent, il n'apparaît plus votre beau-père et le fantôme que nous venons de voir (si toute fois ce n'est pas un effet de notre imagination surexcitée) ne reviendra sans doute plus ici.

— Monsieur, les fantômes des décédés reviennent, dit-on, tant qu'on n'a pas satisfait à leurs désirs. Mais vous a-t-il parlé, Monsieur, si toutefois, ce n'est pas indiscret de vous adresser cette question ?

Patrice fut content d'être assuré que les paroles de sa femme n'avaient pas été entendues par sa gouvernante, car il eût craint que la défense de la morte : d'épouser Olympe, enleva à celle-ci l'intérêt puissant qu'elle avait de le servir.

— Je n'ai rien compris à ce qu'a dit l'apparition, répondit Paternot, d'ailleurs, je ne l'écoutais pas, je me demandais tout le temps, si je n'étais pas dupe d'une illusion !

— Ah, Monsieur, c'est fâcheux que vous n'ayez pas compris ce que voulait Mme Armande !... Pour sûr, elle reviendra alors ! Rien que d'y penser je me sens défaillir de nouveau, et Olympe s'aperçut seulement alors qu'elle était soutenue dans les bras de son maître. Elle fit un violent effort pour se dégager et ce mouvement sembla rétablir en elle l'équilibre mental !

— Tout cela est bien triste, dit-elle, mais après tout, comme je n'ai rien fait de son vi-

(1) Sorte d'état de somnambulisme dans lequel tombe une personne, un médium, et qui permet à une entité de l'astral de pouvoir s'objectiver, se matérialiser plus ou moins, en empruntant du fluide vital au médium *entrancé*.

(2) Néo-terme qui sert à exprimer l'enveloppe fluidique du corps humain et par suite d'un désincarné. — L'aérosome est le corps fluidique dénommé Astral par le grand Paracelse, Enormon par Hippocrate, Périsprit par les spirites. — Pour plus de détails, voir dans *Dictionnaire d'Orientalisme, d'Occultisme et de Psychologie,* le mot AÉROSOME.

vant, comme après sa mort à cette Madame Paternot, j'ai tort de tant redouter sa présence et je veux me faire un raisonnement pour ne plus m'affoller ainsi à l'avenir, ainsi que je l'ai fait tout à l'heure, au point d'en perdre connaissance. Je n'aime certes pas à voir rôder des fantômes près de moi, mais lorsque on a rien à se reprocher, hé bien, il faut prier pour eux et voilà tout!

En disant ces mots, la dentellière regardait Patrice qui avait les yeux baissés et l'écoutait consterné, car il pensait aux paroles de sa femme... N'épouse pas Olympe ou, ou... et justement depuis qu'il s'était convaincu de la réalité des apparitions après décès, Patrice se disait mentalement que pour ne plus dormir seul, il épouserait après le bout de l'an d'Armande, Mlle Roussel; et qu'aussitôt après leur union, ils partiraient pour le grand voyage projeté, laissant le fantôme d'Armande se promener librement tant qu'il voudrait dans la maison. D'ailleurs, la crainte venait au misérable, que sa victime Dorothée ne vint aussi lui rendre visite!

Peu à peu, la mauvaise odeur s'était dissipée. Olympe ouvrit les fenêtres de la salle à manger; il faisait très froid, mais le ciel était constellé de belles étoiles brillantes dans la sombre nuit. L'air froid et pur fit du bien à Paternot qui complètement remis de sa frayeur fut se coucher en priant Olympe de lui pardonner toute la peine qu'il lui avait causée et toute la frayeur qu'elle avait eu à cause de lui, mais qu'il saurait l'en récompenser dignement.

Un mois se passa sans nouvel incident, mais le sommeil de Patrice n'était plus un repos pour lui, car les visions les plus horribles remplissaient ses nuits, le malheureux ne savait pas au juste, s'il était même endormi ou non, tant les tableaux qui se pressaient devant sa vue interne étaient objectifs. Sa femme sous différentes formes monstruelles, mais cependant reconnaissables, venait jusqu'à ses côtés dans son lit, elle avait le froid du cadavre et lorsque épouvanté Patrice se réveillait entièrement, il sentait encore sur son corps, l'impression d'un contact glacé!...

D'autrefois, il voyait dans sa vision, Armande se roulant à terre dans la chambre ayant l'air d'éprouver les affres d'une atroce souffrance; une forme de femme semblable à Dorothée lui brûlait le corps en divers endroits avec un clou rougi, incandescent d'une longueur démesurée, extraordinaire.

Alors Armande parlait et s'écriait:

— Ce n'est pas moi qui vous ai tuée, c'est lui, c'est lui, Patrice.

Alors Dorothée répondait :

— Bientôt, ce sera à son tour de souffrir, je l'attends ; il va venir te rejoindre sous peu ; et l'effet de votre abominable crime vous poursuivra toujours, toujours, éternellement, car vous êtes damnés !

— Grâce, grâce, glapissait Armande, oh Dorothée aie pitié, pitié !

A ces supplications, le fantôme vengeur changeait de forme ; ce n'était plus la figure de leur victime, mais une forme étrange et d'une expression de férocité inconcevable ; une de ces formes monstrueuses que les artistes du Moyen Age et de la Renaissance se sont plût à réaliser en pierre ou à dessiner dans leurs vitraux ou cartons : des représentations sabbatiques.

— Qui donc es-tu, toi qui me tourmentes ainsi demandait Armande, puisque tu n'es point notre malheureuse parente ?

— Qui je suis ? tu me le demandes femme envieuse et avaricieuse ; ah ! tu veux le savoir — Je suis ta créature, le fils créé par ton mental et par celui de ton vil époux. — Je suis celui que votre avarice a procréé dans l'invisible ! Je ne suis qu'une partie de vous-mêmes et je veux en devenir le tout : vous m'avez engendré ; j'ai grandi, vous m'avez alimenté de vos pensées et de vos actes coupables. J'ai peu à peu absorbé votre vitalité... et à présent, je suis fort, je suis le maître ! Fait de méchanceté et d'égoïsme ; n'ayant d'attraction que pour l'or, j'agirai toujours dans l'impulsion que j'aie reçue de vos âmes viles... car je le sais, tous deux vous êtes vils, tous deux vous avez créé en moi une haine mortelle, car depuis que je deviens conscient et par conséquent votre maître, entendez-vous ? je vous maudis, car vous auriez pu me faire moins mauvais ! Aussi, n'ai-je qu'un espoir : vous faire souffrir, souffrir et souffrir encore ! (1)

---

(1) Si nos pensées peuvent créer des formes objectives, *a fortiori*, nos actions peuvent créer des réalités, des entités. Nous en avons ici un exemple, et qu'on ne croit pas que l'élémental, dont il est ici question, soit une métaphore poétique, c'est bel et bien un être vivant un temps plus ou moins long suivant l'intensité de la force qui la produit. Ainsi, nos bonnes actions produisent des êtres bons, nos mauvaises actions, nos crimes donnent naissance à des entités mauvaises, malfaisantes.

On voit donc l'importance qu'il y a, à ceux qui ont charge d'âmes, de répandre l'honnête, la moralité, d'inculquer ces vertus à ceux qu'ils ont la mission d'instruire.

— Paternot, sous l'effet de ces rêves se débattait péniblement, mais inutilement; plusieurs fois, il fut projeté avec violence, il ignorait comment, de son lit. La chute et le froid le réveillaient et bien que meurtri, le misérable s'estimait encore heureux d'échapper ainsi à ces horribles cauchemars.

Paternot sortait fort peu, mais ceux qui l'apercevaient parfois, le reconnaissaient à peine.

— Comme le chagrin vous change un homme, se disaient les voisins!

— Votre maître est bien vieilli depuis un mois disaient les fournisseurs à Olympe; c'est à craindre qu'il aille bientôt rejoindre sa défunte, au cimetière. Mlle Roussel ne constatait que trop la vérité de ces paroles. Elle était même très inquiète, car il lui était difficile de faire valoir tous ses agréments, de coquetter quelque peu dans une certaine et prudente limite avec un homme qui semblait chaque jour prendre une année de plus! Son maître ne mangeait presque pas; il restait silencieux, passant la moitié de la nuit au coin de son feu, Paternot semblait redouter de se mettre au lit.

Un soir, Olympe résolut d'essayer de faire parler son maître; elle vint avec son coussin à dentelles s'asseoir dans la salle à manger, après avoir terminé son travail à la cuisine.

— Monsieur, dit-elle, je m'aperçois, comme tout le monde que votre santé s'altère d'un jour à l'autre; je pense qu'il vous est très nuisible de vous coucher si tard! Vous aviez autrefois, la bonne habitude de vous mettre au lit à 9 heures environ, tandis qu'à présent, vous restez ici, les pieds sur les chenets jusqu'à près minuit; ce n'est pas raisonnable, cher maître, et si vous continuez de la sorte, ajouta Olympe en souriant, je crains bien que notre grand voyage soit ajourné bien longtemps... Ce serait bien malheureux vraiment, si vous saviez, cher M. Paternot, combien je rêve de ce beau voyage?

Et comme Paternot ne répondait rien, la dentellière se rapprocha de son fauteuil et lui prenant familièrement la main, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant, elle lui dit:

— Vous ne répondez rien, cher maître, je croyais que vous aviez assez d'amitié pour votre fidèle Olympe pour lui confier vos peines et surtout pour lui faire faire ce voyage que vous lui avez promis tant de fois!

Au contact caressant et inusité des mains potelées de sa gouvernante, Patrice éprouva une commotion délicieuse qui parut éloigner de sa personne une obsession pénible. Il serra les mains de la jeune fille dans les siennes et la regardant avec des larmes dans les yeux:

— Olympe, chère Olympe, oui nous partirons d'ici, je te le promets (pour la première fois, Patrice tutoyait sa gouvernante) et si tu as assez d'affection pour moi, je t'offre de t'épouser!

Mlle Roussel fut tellement ravie de cette proposition qu'elle attendait, du reste, et sollicitait depuis longtemps, depuis la mort d'Armande, qu'elle embrassa les mains de son maître; mais celui-ci lui saisit la tête et la baisa plusieurs fois, sur le front, puis sur la bouche et soudain, comme rajeuni par le contact de cette fille au corps robuste qui se pressait contre lui, Paternot oublia ses terreurs nocturnes et divagua en faisant l'amoureux. Mlle Roussel qui ne s'attendait pas à une telle violence de sentiment chez un vieillard aussi abattu se déroba à l'étreinte du libertin et courut s'enfermer dans sa chambre. Resté seul, Patrice comprit qu'il était allé trop loin et jugeant Olympe plus vertueuse, qu'elle l'était réellement, il vint à la porte de sa chambre lui demander pardon de sa fugue, hors de sens à son âge et jurer que jusqu'à ce que Mlle Roussel fut devenue son épouse, il ne se permettrait plus de telles familiarités.

Persuadé de la sincérité des paroles de son maître et ne voulant pas perdre tous les droits que sa fuite lui avait acquis auprès de Patrice, Olympe répondit de derrière sa porte qu'elle acceptait les excuses qu'on lui faisait, mais à une condition; c'est que désormais, M. Paternot la traiterait en *promise* et que pour commencer, il ne lui cacherait rien de ses chagrins présents.

— Je ne te cacherai rien, mon Olympe, ouvre seulement, afin que je vois au plus vite mon pardon, dans tes grands yeux noirs, si doux!

Mlle Roussel ouvrit, tendit la main à son vieux fiancé et tous deux bien qu'il fut très tard, revinrent s'asseoir dans la salle à manger.

— Donnez-moi un peu de cognac Mlle Roussel, dit Patrice, afin que je puisse avoir la force de vous raconter mes misères morales.

Désormais, ma chère, je ne vous appellerai que Mademoiselle ou ma bien-aimée quand nous serons seuls.

Olympe versa du cognac à son maître et celui-ci lui fit longuement le récit de ses nuits

peuplées de fantômes effrayants, mais il se garda bien de nommer celui de Dorothée, de même de faire mention du monstre hideux qui se disait le fils de son mental, ce que, du reste, Paternot ne comprenait pas du tout, ne connaisant rien de l'occulte.

M. Paternot en raconta assez pour qu'Olympe en fut attérée !

— Mais cher maître, lui dit-elle, avec des nuits semblables, je vous le repète, vous tomberez malade, c'est certain !

Paternot en était convaincu lui-même.... Mais comment éviter ces rêves! Pouvait-il faire que le meurtre de sa cousine n'eût pas été consommé! Une idée lui traversa le cerveau, il dit à Olympe :

— Mlle Roussel, si vous daigniez occuper la même chambre que moi, peut-être ces mauvaises influences qui me tourmentent s'évanouiront-elles; pourrai-je ainsi les vaincre? Personne ne saura que vous dormirez tout près de moi... Je vous jure en outre, que je ne suis qu'un malade et alors vous comprenez, que votre présence la nuit dans ma chambre n'est nullement inconvenante ; d'ailleurs on l'ignorera et dans quelques mois au plus tard, vous deviendrez Mme Paternot...

Olympe sûre d'elle-même et jurant bien de tout tenter pour arriver à son but, poussée d'ailleurs inconsciemment par *l'élémental* d'envie que depuis son enfance, elle avait créé, se rendit aux désirs de Patrice. La gouvernante eut lestement dressé un lit de sangle dans un coin de la grande chambre de son maître ; elle l'entoura d'un haut paravent et les deux fiancés se mirent chacun dans leur lit.

A peine la bougie d'Olympe fut-elle soufflée, qu'une sorte de vapeur blanchâtre, se répandit dans la pièce. Paternot, qui dans ce moment ne songeaient qu'à la sécurité qu'allait lui procurer la présence de sa gouvernante, jetta un cri d'effroi et comme rien ne lui répondait de derrière le paravent, il appela à plusieurs reprises Olympe, mais ce fut sans succès (1). N'osant sortir de son lit pour aller la retrouver, Patrice les yeux dilatés par la frayeur regardait la vapeur se condenser graduellement ; tantôt, il voyait se former un bras, une main, qui paraissait s'isoler de la masse fluidique blanchâtre ; puis le bras se fondait subitement ; alors une tête celle d'Armande apparaissait ; cette tête, se mouvait de droite à gauche avec d'horribles contorsions, elle était portée sur un cou d'une longueur exagérée... Puis tout cela disparaissait subitement encore !

Patrice respira :

— Ce sont mes cauchemars qui recommencent, se dit-il ; hélas ! Je vois qu'Olympe n'éloigne pas les fantômes... Au contraire, puisque j'ai entièrement éveillé les mêmes images devant moi... Voyons, je vais allumer ma bougie, et m'assurer si Mlle Roussel dors réellement, ou bien si la frayeur l'a faite s'évanouir, comme il y a un mois... à ce moment, des gémissements étouffés (ceux d'un médiun en trance) se firent entendre derrière le paravent et en même temps, le fantôme d'Armande matérialisé dans sa partie supérieure, s'avança vers le lit de son mari ; une pâle lueur à reflets verts entourait le contour de sa tête et de son buste ; tout le reste du corps se perdait dans le noir de l'obscurité. Paternot se sentit la main serrée par la main glacée et tangible de la morte. De sa bouche contractée par la terreur, il sortit ces mots :

— Armande, Armande, que me veux-tu ? Ne me touche pas car tu fais pénétrer en moi le froid de la tombe !...

— Ecoute et hâte-toi d'obéir répondit d'une voix saccadée la morte... J'ai réussi ce soir à échapper au démon qui me tourmente si cruellement, celui qui se dit le fils de notre mental ! Car pour notre malheureuse victime Dorothée, ce n'est pas elle qui se venge ; sa mort l'a enlevé à la terre, elle est loin, bien loin d'ici et ne nous en veut même plus. La vue de son bonheur m'a été donnée hier et j'en ai eu une rage qui ne saurait s'exprimer. Je l'ai vue recouverte de la tête aux pieds de pierreries étincellantes... C'est donc le seul démon qui nous est uni par des liens, que je ne sens que trop, sans en comprendre la nature, qui est devenu notre maître en même temps que le vengeur de Dorothée... Il m'a dit que certainement tu épouserais Olympe... Mais cela, je ne le veux pas !... Je ne t'en laisserai pas le temps ; car je vais me joindre fluidiquement à mon persécuteur pour te faire rendre l'âme, avant l'heure marquée par ce

(1) Il va se produire ici un fait que nous devons expliquer aux lecteurs qui ne seraient point versé dans l'occultisme.

Olympe en se couchant est tombée en *trance*, ce qui prouve qu'elle était médium inconscient ; aussi grâce à sa présence dans la chambre de son maître, les entités astrales, les désincarnés pourront à l'aide de son fluide vital se matérialiser ; de sorte que le remède qu'avait cru trouver Paternot en priant Olympe de coucher dans sa chambre va précisement lui amener des phénomènes plus objectifs.

J. M. de V.

qu'on nomme *Dieu!* ah! ah! Tu sais Patrice nous avions raison de douter parfois de celui que les religions nomment Dieu... Ici pas de traces de ce maître!... Rien que l'ombre épaisse, rien que les ténèbres, les noirs démons de l'abîme... l'enfer dans lequel on n'a de répit en ses tortures, qu'en faisant souffrir les autres! hein! Comprends-tu misérable qui m'a poussé au crime, pourquoi j'aspire à ce que tu viennes où je suis pour avoir la joie de te voir souffrir encore plus que moi!

A mesure qu'elle parlait, la figure d'Armande s'effaçait peu à peu dans l'ombre; mais l'organe de la voix paraissait mieux se matérialiser par contre, et les paroles semblaient sortir d'un véritable gosier humain vivant.

Patrice content de ne plus apercevoir le fantôme de sa femme, l'écouta avec moins de crainte.

— Retiens bien mes paroles, Patrice, reprit la morte... Tu vas mourir dans peu de jours... Je le sais, j'y contribuerai du reste, de tout mon pouvoir. Il faut que toutes traces de notre crime soient à jamais effacées. — Tu vas léguer par testament à Mlle Roussel cette maison qui renferme le cadavre de Dorothée, mais à une condition que trois ans après ton décès, Olympe mettra le feu au pavillon, de manière à ce que tout ce qu'il renferme soit entièrement consummé. — Si elle ne se conforme pas à tes désirs, que tu lui feras connaître en secret, elle ne jouira pas longtemps de ta fortune, car non seulement, elle deviendra propriétaire de la grande maison à côté qui nous vient de mon grand-père et qui rapporte une jolie location, mais encore des valeurs que tu laisseras en passant de ce côté-ci de la vie, où les fruits tant convoités de l'opulence ne servent malheureusement plus à rien... à rien, répéta tristement la voix!... Quant aux bijoux, je te défends d'en offrir un seul à Olympe, où tu auras à faire à moi, je t'en avertis... d'ailleurs comme ces pierreries ne doivent pas passer en héritage à cette dentellière envieuse, il faut, dès demain, les jetter avec le coffret et sac de maroquin détérioré dans le puits très profond qui se trouve dans l'angle gauche du jardin... ainsi toutes traces de notre homicide effacées, je serais plus tranquille, car je ne sais pourquoi. je tiens encore beaucoup à l'opinion publique. C'est bête, mais une force qui est à la fois en dehors de moi et en moi, me pousse irrésistiblement à cacher notre crime.

Un instant la voix se tut.

Patrice croyait sa femme partie...

Tout à coup la voix reprit:

— Je suis là encore misérable... Je lis dans ta pensée... Tu souhaites, avant ta mort que tu ne crois pas aussi prochaine que je te dis, avoir Mlle Roussel pour épouse ou pour maîtresse; Hé bien, essaies de te débarasser de mon étreinte; je suis invisible, mais forte, vois. Et le fantôme s'étant précipité comme un chat sur la poitrine de Paternot se roulait comme une masse informe sur cette poitrine en poussant des cris gutturaux de bête sauvage.

— Au secours, au secours, criait Patrice! à moi Olympe, j'étouffe.

— Tu peux appeler tant que tu voudras, dit Armande, qui avait bondi au loin dans la chambre, ta gouvernante dort, et c'est grâce à l'état dans lequel elle est plongée, que je puis utiliser son fluide vital sans même savoir comment je m'en sers! mais c'est avec cet aide que je puis te parler et agir comme si j'étais vivante!... Va tu ne saurais échapper à ta destinée mon compère, l'Enfer t'attend et moi aussi!.. Adieu, fais tout ce que je t'ai commandé, car le temps presse!

(A suivre) M. A. B.

BIBLIOGRAPHIE

Emile Soldi. — *La langue sacrée,* le mystère de la création, un volume petit in-4° de XVI-677 pages illustrées de 900 figures, Paris. Achille Heyman, 1, rue Laffite. — Emile Soldi a toujours produit des œuvres originales, soit comme artiste. soit comme écrivain d'art. Son nouveau volume dont nous n'avons pas eu encore le temps de terminer la lecture est comme ses prédécesseurs, remarquable par ses aperçus originaux, à première vue la thèse soutenue par l'auteur nous a parue un peu forcée, mais nous le verrons plus tard quand nous étudierons ce bel ouvrage au point occulte; c'est-à-dire dans un de nos prochains numéros.

Nous avons également reçu de Albin Valabrègue: *Le Christianisme pour Tous,* un vol.-in-18, Paris, chez l'auteur.

Guérison immédiate de la Peste, par un ami de l'humanité. — Cette petite brochure à une grande importance, aussi en ferons-nous une longue analyse prochainement.

*
* *

Jules Delassus. — *Les Incubes et les Succubes,* in 8° de 65 pages, Paris, 1897. *Société du Mercure de France,* cet opuscule résume

d'une façon un peu synthétique peut-être, ce qu'on sait sur la question : aussi sera-t-il utile ceux qui ne connaîtraient rien sur ce sujet.

Aksakof. — Depuis longtemps, nous désirons faire un compte rendu du beau livre de notre éminent confrère Aksakof : Animisme et Spiritisme, mais le temps nous a fait défaut jusqu'ici parce que nous avons voulu le lire entièrement. Cette lecture est aujourd'hui un fait accompli. —

A nos confrères. — Nous prions également nos confrères de nous excuser de ne pas donner leur sommaire dans ce numéro, mais au mois de septembre nous nous proposons de faire une revue étudiée de leur publication au point de vue de leur coopération au *mouvement Spiritualiste.* E. B.

AVIS A NOS FIDÈLES LECTEURS

Contrairement à son habitude, " LA CURIOSITÉ " va prendre cette année deux mois de repos du 15 juillet au 15 septembre. — Son Directeur en profitera pour aller sur les bords de la Manche et en Angleterre pour y recueillir encore des matériaux pour mettre la dernière main à " BELISAMA ou l'Occultisme Celtique dans les Gaules", pour revoir de nombreux manuscrits, étudier de nouvelles améliorations à apporter à la " CURIOSITÉ, " enfin pour étudier une surprise à offrir dès le mois d'octobre à ses nombreux lecteurs.

Aujourd'hui l'administration de la "CURIOSITÉ" a mis sous presse :

NOUVELLES ESOTÉRIQUES (2e série) ;

L'ENVOUTEMENT, grand roman occultique de la série : INFERNAUX ET SATHANIQUES.

Enfin LE LIVRE DES RESPIRATIONS ou le moyen de guérir et prévenir toutes les maladies « par l'art de respirer ».

Ce nouveau volume renferme en substance une sorte de Panacée Universelle pour les maladies de l'homme.

Comme on le voit par les lignes qui précèdent si le *Directeur de la* Curiosité se repose en ce qui concerne le journal, il mettra a profit ce repos pour revoir quelques-uns de ses travaux mis en retard par la surveillance de l'impression des Œuvres de M. A. B.

Le Secrétaire de la Rédaction,
J. Bernard.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction du journal, au Secrétaire de la rédaction, 6, place Saint-Michel, à Paris. — Adresser les demandes d'abonnement à M. Bodin, libraire, 43, quai des Grands Augustins, Paris.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.
Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14